

L' Abeille.

4me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 Décembre 1851.

No. 8.

LE PARADIS TERRESTRE.

Riche de fruits, de fleurs, de ruisseaux, de verdure,
Dans une étroite enceinte, il contient la nature ;
C'est le jardin de Dieu, c'est son plus doux séjour,
L'objet de ses bienfaits, l'objet de son amour....
Là ses mains ont planté des arbres de son choix
De la terre encor vierge innocentes premières,
L'œil, le goût, l'odorat, en fusaient leurs délices.
Plus fleuris, plus riant, et plus superbe encor,
L'autre heureux de la vie y porte des fruits d'or
Source de nos malheurs, près de l'arbre de vie
L'autre de la science a trouvé sa patrie ;
Arbre funeste hélas ! par lui l'auge infernal
De la source du bien fit éclore le mal.
Du côté du midi, sur sa brillante arène,
Un fleuve en cent détours s'égare dans la plaine,
Remonte une montagne, et, sans se détourner,
Ses ondes, dans ses lits, courent s'emprisonner ;
Pour dominer au loin cette riche campagne,
L'Éternel de ses mains posa cette montagne,
Lui-même la plaça sur ses rapides eaux.
Là du sol altéré mille secrets vuisseaux
(Ainsi Dieu l'ordonna) boivent par chaque veine
L'eau qui monte et s'élève en immense fontaine,
Et s'épanche en ruisseaux dans ce riant jardin ;
Tous vont se réunir dans un vaste bassin,
Et se félicitant de l'art qui les rassemble,
En bruyante cascade ils retombent ensemble ;
Puis fier et triomphant de reparaitre au jour,
Le fleuve, libre enfin, le rappelle à son tour.
Source de voluptés et bientôt de regrets,
Tel était ce jardin, riant et magnifique,
Simple et majestueux, élégant et rustique ;
Là brillent suspendus ces globes précieux
Dont le suc plaît au goût et la couleur, aux yeux ;
Ces fruits d'or végétal, ces pommes délectables,
Ont dans ces lieux divins réalisé les fables.
Ailleurs mille arbrisseaux distillent en pleurant
La myrrhe précieuse et le baume odorant ;
L'œil voit de frais gazons, de riantes prairies,
D'heureux troupeaux tondant des pelouses fleuries,
Des palmiers ombrageant de modestes coteaux,
Des vallons émaillés de limpides ruisseaux,
Nourrissant ces trésors de leurs eaux cristallines,
Et parmi tant de fleurs et de fruits et de fruits.
Plus loin, des arbres verts, ignorés du soleil,
Par leur douce fraîcheur invitent au sommeil ;
Sur eux rampent le lierre, on, montant avec grâce,
De ses bras tortueux la vigie les embrasse,
Et le long de leur voûte élève dans les airs,
Et ses grappes de pourpre et ses feuillages verts.
Plus loin, de ces arêtes, en chûtes argentines,
Plus d'un ruisseau descend du sommet des collines ;
Puis, d'un sein d'un beau lac, dont les bords festonnés
De myrtes sont couverts et de fleurs couronnés,
Va finir ses erreurs, et de ses eaux brillantes
Déploie en frais miroir les nappes transparentes.
L'eau mollement frémit l'eau chante, les vents
Emportent les parfums des feuillages mouvants ;
Et l'air à ces doux bruits concertés de la nature,
Des bois harmonieux intérieurement se résonne.

DELILLE. Paradis perdu, Ch. IV

OBJETS, AVANTAGES ET PLAISIRS DE LA SCIENCE.

I

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Pourquoi, Mr. le Rédacteur, faut-il qu'il y ait des Mathématiques dans ce monde ? C'est bien à regret que je commence aujourd'hui à remplir la tâche que je me suis imposée ; vous comprenez sans peine la cause de mes sollicitudes. J'ai parlé, dans mon article d'introduction, des avantages et du plaisir de la science en général : insensé ! je me suis pris dans un piège. Ah ! si c'était à recommencer, je me hâterais

sans doute, pour ne pas froisser l'opinion publique, de dire qu'il n'y a point de règle générale sans exception, et qu'en parlant du plaisir qu'on éprouve dans l'étude des sciences, il faut en excepter l'étude des Mathématiques. Hélas ! le sort en est jeté : sous peine de passer pour un imposteur, ou au moins, pour un inconséquent, il faut bien dire ce que je pense et ce qui est vrai, faire l'éloge des Mathématiques.

— Mais quoi ! Peut-on dire quelque chose de bon de cette science-là !... — Vous savez l'air d'en louer, ô écoliers fortunés, zélés courtisans des Muses dont, par une douce illusion, vous vous croyez les favoris ; vous surtout qui avez étudié les équations dans le *Genie du Christianisme*, et qui fasciné par le talent du *sullim* Châteaubriand [troussat], n'avez pu réveiller assez votre intelligence pour composer les simples calculs des fractions, à l'instar de ceux qui pour fixer trop longtemps le soleil, deviennent quasi incapables de voir les objets qui les environnent ; oh ! plaignez mon triste sort, car ce sont des aveugles qu'il me faut convaincre de l'existence et de la beauté des couleurs. Mais très de plaintes Mr. le rédacteur m'avertit charitablement que je dois entrer dans mon sujet et je crois qu'il a raison.

Or donc, bénévoles lecteurs, quelle condition, désirez-vous trouver dans une science pour qu'elle soit entièrement de votre goût ? J'entends quelqu'un, sans doute un philosophe, qui répond : " 1^o. Comme philanthrope, je désire qu'elle soit utile et se prête à de nombreuses applications ; 2^o. comme ami des intelligences bornées, je veux qu'elle soit facile à apprendre et à mettre en pratique ; 3^o. enfin, comme étant naturellement un peu indolent, ayant besoin d'être excité par quelque chose d'actuel, je voudrais qu'elle fût agréable à étudier et que le plaisir que j'y trouve ne consistât pas seulement en espérances pour l'avenir. " — C'est juste, c'est juste s'écrièrent quelques malins en riant sous cape, trouvez-nous tout cela dans les Mathématiques et nous vous permettons de les aimer. — Je vous prends au mot ; et vraiment, si avec des conditions

aussi libérales, vous n'en venez pas à cette détermination, il faudrait bien dire que vous. . . .

Je commence donc, mais je vous demande une grâce : comme on ne doit jamais condamner un accusé sans lui faire son procès, je vous prie de ne pas formuler de jugement sans avoir lu les raisons qui suivent.

1^o. Les Mathématiques sont utiles.

On en peut juger en considérant l'objet ou plutôt les objets des différentes parties de cette science. La première de toutes et celle qui sert de base aux autres, est l'ARITHMÉTIQUE. Oh ! pour celle-ci, pas de difficulté : comment, en effet, douter de l'utilité d'une science que le plus chétif marchand de campagne, le plus petit vendeur de lait ou de biscuits est obligé de savoir au moins dans ses éléments ! D'ailleurs dans ce siècle matériel où tout se termine par le compte de *Profits et Pertes*, il faut bien être capable de calculer ses chances de succès si l'on ne veut pas aller grossir la troupe des spéculateurs malheureux. Je ne m'entendrai pas sur cette partie dont le mérite est incontesté. Mais à cause de sa simplicité même l'arithmétique est nécessairement bornée dans son utilité : elle n'enseigne que les propriétés des nombres connus et dans des cas particuliers.

Si l'on veut calculer des nombres que l'on ne connaît pas encore, agir, raisonner sur ces nombres comme sur des quantités connues, il faut alors se servir d'une autre sorte d'arithmétique qu'on appelle ALGÈBRE. Des exemples seront mieux comprendre ce que je veux dire.

Un berger a vendu tout son troupeau pour £ 80 ; s'il avait vendu 4 montons de plus pour le même prix, il aurait reçu un louis de moins pour chaque monton. On demande d'après cela et combien ce berger avait de montons. On peut sans doute se passer de l'algèbre pour résoudre ce problème, par exemple, en essayant différents nombres ; mais, outre que le procédé serait beaucoup plus long, on n'aurait résolu par ce moyen que le cas particulier cité pour exemple. Si maintenant je remplace les nombres 80 et 4 respectivement par 100 et 5, il faudra recommencer à devi-